

LA LUTTE CONTRE LA LITTÉRATURE PORNOGRAPHIQUE

*Mémoire présenté au Congrès de la Langue française au Canada
(Québec, 1912)*

A une dame qui lui demandait la permission de lire de mauvais livres, le Cardinal Dechamps adressait cette lettre pleine de bon sens et de fermeté chrétienne :

« Madame,

« Si je pouvais accorder la permission dont vous me parlez, sans blesser ma conscience, je le ferais tout de suite, mais je n'ai pas ce pouvoir, parce que le motif allégué ne peut évidemment pas suffire.

« En effet, Madame, la vie n'est ordinairement pas assez longue pour lire les grandes et belles œuvres littéraires des grands siècles et de notre siècle. Elles sont cependant si peu connues du monde que chacune d'elles pourrait aujourd'hui passer pour une nouveauté et pour une brillante nouveauté, tandis qu'un trop grand nombre de livres publiés de nos jours sont oubliés le lendemain de leur publication et méritent ordinairement cet oubli.

« Il faut donc me pardonner, Madame, si, en présence de tant d'or, je ne puis vous autoriser à préférer le cuivre prohibé par l'Église à cause du vert de gris qui le couvre. »

Pareillement, tout en préconisant une circulation plus active de l'or excellent des trésors littéraires de la douce France, le Congrès de la Langue française entend s'opposer énergiquement aux publications obscènes, et en conséquence, il inscrit à son programme : « La lutte contre la pornographie. » C'est de ce vert de gris, dont se couvre facilement le cuivre français que j'ai à parler ou plutôt dont je ferai parler par d'autres. Car, je n'ai eu ni le temps, ni le goût, ni la volonté d'en scruter les immondices. Il ne m'est plus resté que la ressource de rassembler les opinions de quelques hommes plus experts que moi en la matière, et de les rapporter fidèlement, voire même textuellement.

I

Que faut-il entendre par littérature pornographique ?

D'après le « Nouveau Larousse », la pornographie, c'est « la production en public de propos, cris, chants, écrits, livres, imprimés, annonces, spectacles, obscènes ou contraire aux bonnes mœurs ».

Ce mot désigne spécialement, d'après le même dictionnaire, « l'immoralité de certaines œuvres littéraires ou artistiques ». Nous n'avons à parler que des œuvres littéraires.

Quelles œuvres sont immorales ? Toutes les œuvres qui mettent le lecteur ou l'auditeur dans le danger de pécher contre la chasteté. Il n'est peut-être aucune matière où la conscience soit plus nettement avertie.

Henri Lavedan l'a fort bien dit : « La mauvaise lecture est celle que l'on se reproche secrètement de faire. Elle n'est pas la même pour tous, bien entendu, mais pas un de nous qui n'ait, à l'expérience, éprouvé ce blâme sûr et tacite qui ne trompe jamais. »

Ce blâme qui ne trompe jamais, c'est celui de la raison que le bon Dieu nous a donnée pour guide dans le chemin de la vie. Sa lumière ne se contente pas de nous indiquer le mal ; elle nous intime encore l'obligation d'en fuir le danger. Les passions ont beau soulever des nuages d'objections, elles ne peuvent empêcher un homme de bonne foi de reconnaître, et d'approuver dans sa conscience, cette loi de droit naturel : il faut fuir les dangers sérieux de pécher.

Si donc vos yeux tombent sur un livre qui s'oppose aux bonnes mœurs, au point d'exciter en vous des curiosités malsaines, des imaginations troublantes, des passions mauvaises, dites hardiment : « Ce livre est immoral ! » et la voix de votre conscience ne vous aura pas trompé !

Henri Lavedan a raison de dire que « la mauvaise lecture n'est pas la même pour tous ». Mais parce que le péril n'est pas égal pour toutes les classes de lecteurs, faudra-t-il proclamer qu'il n'y a pas de livres absolument mauvais et interdits à tout le monde ? Gardons-nous en bien. Comme il y a des compagnies défendues à tout le monde, il y a des livres absolument dangereux, menaçants pour tous, et par conséquent, mauvais pour tous. L'impudicité est défendue à tout âge et dans toutes les conditions, et beaucoup de livres sont faits de telle sorte qu'ils l'enflamment et la produisent chez tous (à de très rares exceptions près), et ne peuvent que conduire aux plus graves désordres de l'esprit et de la conduite.

Le scandale provient des doctrines, des tableaux, des personnages, des illustrations, et d'ordinaire de toutes ces choses à la fois.

Certains écrivains poussent la perversité jusqu'à se faire les apologistes du mal. « Ils s'appliquent à justifier le péché, écrit l'abbé Bethléem, et c'est ce qui met le comble au scandale. Pour garantir leurs lecteurs contre le remords intime, et leurs œuvres contre le mépris public, » ils prêchent ouvertement, ou ils insinuent habilement que le vice aussi a ses droits, que des circonstances le justifient, qu'il a comme la vertu sa noblesse et sa générosité.

Par contre, d'autres ouvrages qui n'offrent pas de péril pour le commun des hommes, sont une occasion prochaine de chute pour certains lecteurs que l'âge, l'éducation, le tempérament, ou la faiblesse morale n'ont pas préparés, à pareille lecture. Souvent c'est l'assiduité plutôt qu'une lecture passagère qui amène peu à peu une profonde perversion. En tout cas, dès qu'une lecture porte au mal, elle est interdite à tous ceux qui n'ont pas, pour faire cette lecture, un devoir d'état et la grâce qui l'accompagne.

II

Le mal que peut faire la lecture pornographique

La corruption. Vous devinez facilement le mal que peut faire aux bonnes mœurs la littérature pornographique. De fait, le roman et le théâtre ont été les principaux instruments de la corruption raffinée, dévergondée, et si popularisée de notre temps.

Un de ses plus illustres représentants, dans un article de la revue *Je sais tout*, 1910, Henri Lavedan, apprécie justement la funeste influence du mauvais livre. « Si tu me vois sévère pour la coupable lecture, fait-il dire par un oncle à son neveu, c'est que tu ne peux encore t'imaginer les ravages qu'elle cause, même chez ceux à qui elle n'apprend rien, et qui, alors, se persuadent, les imprudents, « qu'ils n'ont plus à se gêner ». Elle trouble, agite, rompt l'équilibre des forces supérieures ; et surtout elle salit l'âme, l'éclabousse. On sort d'un mauvais livre avec l'esprit crotté et des taches au cœur qui ne partent plus que difficilement dans la suite, malgré les nettoyages. Certains ne s'en lavent jamais. Elles ont l'air de disparaître avec le temps, et puis elles reviennent, et toujours au moment critique où on souhaiterait le plus que l'étoffe fût blanche. . .

« Quand les sceptiques avertis te garantiront qu'il n'y a pas de mauvaises lectures, qu'il n'y a que de mauvais lecteurs, tu leur répondras que l'on ne doit lire que ce qui satisfait les plus nobles,

les plus sains et les plus irréprochables de nos désirs et de nos élans.» (1)

Il n'y a pas que les représentations malsaines et les images lubriques qui soient pour les sens un foyer de dangereuses excitations. L'analyse excessive des passions malsaines infuse aussi dans l'âme un venin d'autant plus nuisible qu'il est plus caché.

« On ne voit pas dans ces livres, remarque S. Alphonse, la luxure s'étaler à découvert, mais en allumant dans le cœur, avec un art merveilleux, des amours profanes, ils obscurcissent l'esprit et l'inclinent au mal avec une telle violence qu'à la première occasion on se précipite facilement dans les plus honteux désordres et qu'on y persévère ensuite avec obstination. »

Lorsque ces peintures s'impriment dans la sensibilité, il se peut qu'il ne se produise aucun trouble, mais elles y restent, comme un mauvais levain ; elles s'y développent dans l'ombre jusqu'à ce qu'elles éclatent enfin en redoutables impulsions vers le mal.

Au scandale des tableaux et des émotions déshonnêtes s'ajoute l'influence, autrement profonde et durable, des doctrines et des personnages.

Au dire de tous les philosophes, la tendance de l'homme au bonheur est nécessaire et continuelle. Si donc un homme est persuadé que le bonheur consiste dans les jouissances les plus basses, cet homme poursuivra ces plaisirs en tout temps et à tout prix.

Or, n'est-ce pas cette fausse et basse conception de la vie que prônent le roman et le théâtre modernes, et que réalisent couramment auteurs et acteurs, héros et héroïnes, et bientôt, hélas ! lecteurs et spectateurs ? Depuis J.-J. Rousseau, leur père, romantiques et naturalistes ne chantent-ils pas sur tous les tons que la vie est détestable, et qu'il faut, coûte que coûte, et au prix même de l'honneur et de la religion, la réformer, l'assaisonner et l'embellir ; que l'amour permis est une bagatelle, et qu'il n'y a de vraiment beau que l'amour défendu, la seule chose qui vaille la peine de vivre ; qu'en tout cas la passion est la maîtresse absolue de la volonté et que la liberté est une chimère ?

Distillez le venin de ces pernicieuses doctrines dans des âmes de jeunes gens, de jeunes filles, toutes neuves, faciles aux premières influences et crédules aux premiers maîtres et imaginez le résultat !

(1) Pourquoi faut-il que les ouvrages de H. Lavedan satisfassent « d'autres désirs et d'autres élans ? » et que lors de la réception de l'auteur à l'Académie, M. Costa de Beauregard ait pu lui infliger cette élégante flétrissure : « Vos œuvres, lui dit-il, sont d'un joli cynisme. Vous aimez à promener votre esprit sur les pires marécages... Vous vous complaisez à peindre des âmes pourries... *Votre rire fait des cadavres.* »

Le résultat, c'est, non pas une chute passagère, mais l'orientation de toute la vie vers la débauche la plus éhontée.

III

Comment la littérature pornographique s'introduit-elle chez nous, et quelle classe de lecteurs menace-t-elle surtout ?

Son origine : — Bien peu d'œuvres immorales sont d'origine canadienne. Les réimpressions de publications étrangères, jadis fréquentes, se font très rares, depuis que la loi internationale sur la propriété littéraire a été reconnue au Canada. Il n'y a plus guère que les feuilletons de journaux qui reproduisent les romans d'outre-mer, mais toujours expurgés des plus grossières immondices. Les publications pornographiques sont donc au Canada un « article d'importation ». Ne parlons que de celles qui nous viennent de France.

Dans notre ancienne patrie la production littéraire est extrêmement active. D'après M. Émile Pouréy, agent général de « La Ligue Française de la Moralité publique », « le chiffre des publications immorales, romans, journaux, brochures, revues, notoïrement obscènes, atteint près d'un demi-milliard d'exemplaires... Chaque semaine plus de cinq cent mille exemplaire sont mis en vente ».

Cette pullulation s'explique-t-elle uniquement par l'âpre désir du gain exploitant la sensualité du public ? Mgr Baunard ne le pense pas, et il écrit sans hésitation : « Vous saurez qu'il existe aujourd'hui une conspiration très savante, très consciente d'elle-même, laquelle s'est donné pour tâche de démolir les mœurs, et de les démolir par le livre. Le mot d'ordre part des loges maçonniques et des sociétés secrètes, aujourd'hui maîtresses de la presse comme des institutions. »

Malheureusement, au témoignage de d'Azambuja, c'est cette catégorie de productions malsaines qui alimente presque exclusivement l'exportation littéraire de la France.

Le Canada ne fait pas exception, d'après M. Chapais, qui disait, dans sa conférence de 1905 :

« Dans ce flot tumultueux et incessamment renouvelé de livres et de brochures qui vient déferler jusque sur nos rivages, les ouvrages mauvais sont la règle, les ouvrages entièrement bons sont l'exception infime. Et que l'on ne crie pas à l'exagération et à l'outrance. En notre âme et conscience, nous affirmons comme rigoureusement certaine la proposition que nous venons d'énoncer. »

Hélas ! des informations que j'ai prises depuis quelques mois, m'ont prouvé que cette affirmation de l'éloquent conférencier n'est que trop vraie. Il se fait d'inlassables et très fructueuses tentatives pour inonder notre pays des flots boueux de la production pornographique.

Marchandise prohibée. — Les portes ne sont pas également ouvertes à toutes les ordures. L'accueil est bien différent selon qu'il s'agit de l'immoralité qui est de mise dans le monde corrompu et corrupteur, mais élégant et bruyant, ou de celle qu'il réprouve et repousse.

Le monde des salons et des critiques littéraires est excessivement tolérant, mais quand cependant un auteur dépasse certaines bornes, il lui crie : « Halte-là ! » Au nom de quel principe, il ne le sait pas, mais toujours est-il qu'il moralise parfois, et c'est cet oracle qu'au Canada on suit pour interdire, mettre à l'index, certains ouvrages nauséabonds « plus sales que ceux de Zola », me disait un connaisseur, ou plutôt, pour laisser passer les autres appelés, le plus souvent alors, « les classiques ».

En tout cas, de fait, il est des œuvres d'une obscénité si révoltante, souvent illustrées de gravures si ignobles, dont les titres même sont si scandaleux, qu'elles ne peuvent encore pénétrer chez nous qu'à la sourdine.

Cependant, durant la saison de navigation, il ne se passe guère de mois sans que les libraires de Paris n'en expédient de nombreux échantillons, qu'à la douane on a grand soin de brûler ou de retourner, si toutefois on peut les attraper.

Il en échappe, et des libraires de villes en tiennent dans des cachettes sûres, ou en importent sur commande et fréquemment, pour les « acheteurs sérieux, » qui souvent les payent deux ou trois fois leur valeur.

A quelqu'un qui menaçait le commerce d'ouvrages d'une crudité répugnante, une vendeuse répondait spontanément : « Mais, Monsieur, c'est ce qu'on vend le mieux. On ne nous demande guère que cela. »

Un autre apprenant qu'un curé avait dénoncé en chaire un livre scabreux, en riait en disant : « Mais c'est un des moins mauvais. »

Le commerce des mauvais livres, malgré les prohibitions de la loi, se fait donc encore trop librement chez nous. Et, quand une fois il est sorti de la boutique du libraire, par combien de mains un mauvais livre passera-t-il ? Des débaucheurs le feront circuler. Demandez aux lecteurs de ces infâmes productions : « Où avez-vous pris ce livre ? » Neuf fois sur dix, ils vous répondront : « On me

l'a prêté ». Ce n'est pas là un échappatoire ; rien, en effet, ne se prête plus facilement qu'un mauvais livre.

Certains jeunes gens mettent du zèle à les faire lire par leurs compagnons et compagnes de travail et de rencontre.

Un de ces trop généreux prêteurs, m'a-t-on assuré, réussit à en tenir quelques centaines en circulation gratuite.

Grâce à Dieu, nos jeunes filles pieuses ont assez de conscience, de courage et d'honneur pour repousser ces saletés, mais combien d'autres succombent !

Mais parlons des livres qui « passent à la douane » et se vendent ouvertement.

Indubitablement, le *roman* tient le record, et d'un grand bout, au point qu'il ne s'avance guère qu'en « collection », formidable, à 20, 30, 65, 95 etc., centimes le volume.

Vous pouvez distinguer dans maintes vitrines, sur des volumes à couvertures voyantes, plus ou moins indécentement illustrées : Moderne-bibliothèque, Publications modernes, le Livre populaire, les Beaux Romans, les Meilleurs Romans, les Maîtres humoristes, etc.

Vous ne trouverez aucune de ces collections qui ne contienne des romans immoraux, quelques-unes même n'ont guère d'autre chose.

Telle est, par exemple, la collection « Roman-Succès », que je sais pertinemment avoir été en vente au pays, cette année même.

Le « Roman-Succès », d'après *Romans-Revue*, 1911, p. 95, ne poursuit qu'un succès de scandale. Les auteurs ne sont nullement choisis parmi ceux qui jouissent d'une renommée littéraire plus ou moins considérable, mais bien parmi ceux qui pour flatter les passions, ne reculent devant aucune audace.

Presqu'à chaque page de leurs romans, c'est la glorification des instincts les plus bas, c'est la peinture complaisante et affinée du vice sous toutes les formes que l'on rencontre. Il ne faut pas oublier qu'une règle de l'Index défend la lecture des livres foncièrement immoraux et je crois que cette règle s'applique à de nombreuses publications de « Roman-Succès. »

Les œuvres complètes de maints romanciers, fort répandues chez nous, méritent la même note.

Voulez-vous vous faire une idée *sommaire* des mauvais livres qui sont dans le commerce des grandes villes, demandez chez un libraire de Montréal une feuille de souscription imprimée et intitulée : « Tous les chefs-d'œuvre de la littérature française en 100 volumes. »

Sur cette feuille, qui contient une dizaine d'auteurs à l'Index, Bossuet et Fénelon figurent pour un volume chacun, mais Musset

pour huit à lui seul. On en compte huit aussi, au nom de Rousseau qui a dit : « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir ; au lieu d'instruire, je corromps. » Bourdaloue, Massillon et Fléchier sont entassés dans un seul volume, mais Voltaire en possède cinq, Montaigne six, et Balzac quatre. Lamartine et Hugo sont ignorés, mais Diderot et les encyclopédistes sont en honneur. C'est un véritable échantillon de la librairie moderne, où l'erreur et le mal l'emportent de beaucoup sur la vérité et le bien.⁽¹⁾

Malheureusement, on dépense plus d'activité et d'habileté à protéger les mauvais livres qu'à répandre les bons.

Modes de propagande. — Pour ne parler que des romans mauvais, ou mondains, légers, passionnés et suspects, je puis assurer qu'il s'en fait une diffusion très active dans les grandes villes et surtout à Montréal, particulièrement depuis cinq à six ans.

Des importateurs ou des libraires de la métropole commerciale et d'ailleurs, obtiennent de Paris de grandes réductions sur le prix de cette marchandise corruptrice. Ils en importent d'énormes stocks par petite vitesse et la détaillent, soit par eux-mêmes, soit par des intermédiaires de toutes sortes, avec tant de succès qu'ils s'enrichissent rapidement.

Ils en déposent chez les petits libraires, les hôteliers, les marchands de nouveautés, les débitants de tabac, dans les gares, sur les bateaux et les chars, et, détail caractéristique, la plupart s'engagent à reprendre ce qui n'aura pas été écoulé, et détruisent ainsi la répugnance des petits commerçants à courir des risques dans la vente des livres.

Les détaillants vendent ces volumes à des prix encore relativement très bas, les louent sur garantie à cinq sous le volume, échangent un volume neuf contre deux découpés qu'ils revendent ou relouent à petite réduction. L'un ou l'autre marchand donne de ces opuscules aux acheteurs d'autres denrées, meubles, cigares, ou de pareilles primes aux abonnés de ces publications.

Périodiquement, des commis ambulants promènent ces œuvres mauvaises ou suspectes de porte en porte, afin de les vendre ou

(1) Voici mieux, ou plutôt pire. Jeudi dernier, le 21 juin 1912, dans une des vitrines d'une librairie de Montréal, j'ai remarqué des crucifix et des statuettes pieuses, et dans une autre vitrine de la même librairie, au milieu, j'ai vu plusieurs livres de la collection scabreuse Roman-Succès et du pornographe Willy, à peu près tout Victor Hugo, etc.

Les deux côtés étaient tapissés, de haut en bas, de romans encore plus communs pour le prix, le titre, l'image, l'auteur et le contenu. Devant cette vitrine se tenait un petit garçon fort absorbé dans la contemplation des titres ou des images. C'est une scène typique : elle nous représente la jeunesse des villes seavant de connaissances et d'imaginations lubriques.

d'abonner les gens à un volume hebdomadaire pour dix sous par semaine. S'ils sont refusés, ils laissent quand même un volume anodin pour allécher la clientèle.

Naturellement, je suis moins bien renseigné sur les autres villes que sur Montréal où je demeure. Je puis affirmer cependant que le mal n'y est pas inconnu, si son extension est moindre. D'autres grandes villes ont aussi des bibliothèques publiques bien garnies de romans immoraux à la mode et des librairies pornographiques dont quelques-unes ont été poursuivies devant les tribunaux. Dans les petites villes, on rencontre souvent un importateur complaisant, qui s'empresse de vous faire venir sur commande tout ce que vous désirez.

Cette contagion a-t-elle atteint *nos campagnes* ? Il semble que non, en général du moins, d'après ce que m'assurent quelques curés et plusieurs missionnaires. Cependant, on signale quelques exceptions aussi effrayantes qu'elles sont rares. On surprend quelquefois les livres les plus sales parcourant les campagnes les plus éloignées. Il ne faut pas s'en étonner. Les nombreux voyages et déplacements qui sont dans nos mœurs, les chars et les bateaux sur lesquels on en vend parfois, et surtout les marchands ambulants, suffisent amplement à expliquer ces exceptions. Je me suis laissé dire qu'un libraire de Montréal a fait parcourir les campagnes par ses agents et vendre aux curés des livres de théologie et de piété, mais aux paroissiens des romans pornographiques et des contes immoraux. Quelques campagnes ont déjà leur petite librairie bien fournie de livres scabreux.

Les liseurs. — Quelle classe de lecteurs menace surtout cette littérature malpropre ?

Le caractère du roman moderne est d'être populaire et d'atteindre toutes les classes. Les scènes passionnantes qu'il dépeint, le style simple et compris de tous qu'il emploie, le bon marché extrême auquel il se vend, les images alléchantes qui l'illustrent, les titres affriolants qu'il étale, tout le met à la portée de tout le monde.

De fait, ces livres sont lus par les grandes dames aussi bien que par leurs servantes, par les gens de profession comme par les commis, par les ouvriers comme par les patrons, par les vieillards comme par les fillettes et les jeunes gens.

Mais c'est assurément parmi les garçons et les filles des villes que ce fléau fait le plus de ravages et menace d'en faire encore davantage.

ADALBERT GUILLOT, C. SS. R.

(*La fin prochainement.*)